

ES

# EUROPE BARBARE

LES HABITANTS PRIMITIFS. — TYPES FOSSILES.  
 GUERRIERS DU MONDE BARBARE, C'EST-A-DIRE PLACÉ EN DEHORS  
 DE LA CIVILISATION GRECO-LATINE.  
 AGES DE LA PIERRE, DU BRONZE ET DU FER.

PLANCHE DOUBLE.

Les hommes qui figurent dans cette planche sont loin d'être contemporains les uns des autres. Les guerriers armés de bronze et de fer sont de la famille de ceux qui ont détruit l'empire romain, Celtes ou Gaulois, Germains ou Teutons, Slaves ou Sarmates, Scythes, Finnois et Tartares, tous asiatiques, se retrouvant lors de la grande invasion des barbares du Nord aux quatrième et cinquième siècles de notre ère sous les noms de Visigoths, Suèves, Alains, Vandales, Burgondes ou Bourguignons, Francs, Huns, Hérules, Rugiens, etc., dont les attaques successives amenèrent la chute définitive du vieil empire d'Occident, cinq cent sept ans après la bataille d'Actium, douze cent vingt-neuf ans après Romulus. Mais Rome était encore loin d'exister alors que certains des hommes de l'âge de la pierre, représentés ici, s'agitaient sur le vieux sol européen, dans les profondeurs duquel l'investigation moderne les retrouve aujourd'hui gisants.

Avec les anthropologues, et ce qu'ils appellent pittoresquement la *chronométrie préhistorique*, basée sur les étages géologiques, on se trouve reporté maintenant bien au delà de toutes les antiquités classiques. Qu'est-ce que l'ancienneté des Grecs et des Romains, d'une ère des Olympiades remontant à l'an 776 avant notre ère, de la guerre de Troie datant du onzième ou douzième siècle? Le déluge de Noé, selon l'estimation généralement reçue, date d'environ trente siècles : les temps historiques de la vieille Égypte, selon les listes de Manéthon, vont jusqu'à l'an 5004 avant notre ère ; les légendes des Chinois et des Indous elles-mêmes ne paraissent guère remonter beaucoup plus loin. Que deviennent de semblables antiquités en regard des chiffres donnés par les géologues et les naturalistes?

Certes la science de ces investigateurs du passé, et malgré le nom de leur chronométrie, n'en est point encore à posséder les instruments de précision étroite qui servent à mesurer le temps en toute certitude. On peut bien, à l'aide d'un chronomètre marchant par l'action d'un ressort comme les montres ordinaires, mesurer le temps qui s'écoule ; mais il n'en va pas de même pour marquer le temps écoulé dans l'inconnu du monde préhistorique ; aussi les évaluations données offrent-elles de grands écarts entre elles, et là où les darwinistes parlent de millions d'années qui nous sépareraient des temps glaciaires dont l'homme fut contemporain, d'autres ne comptent que par

6-11-6



centaines de mille années pour la formation des couches géologiques étagées depuis ces mêmes temps. En s'en tenant aux *minima*, que deviennent les chiffres des temps historiques ?

Selon les données les plus récentes, l'homme primitif date de ce que, en géologie, on appelle les temps *tertiaires*, et peut-être même des temps *secondaires*. Il a précédé les temps *glaciaires*, et les races *quaternaires* appartenant à ces derniers temps, regardées d'abord comme les aînées, ont eu des prédécesseurs.

Nous ne pouvons que renvoyer aux ouvrages spéciaux traitant de ces matières, et dans lesquels une science née d'hier, et marchant à grands pas, *l'archéologie préhistorique*, a pris à tâche de faire pour l'histoire de l'homme ce que de Buch, Élie de Beaumont et Cuvier ont fait jadis pour l'histoire du globe. La consultation de ces études spéciales est indispensable à cause du lexique particulier que toute science nouvelle forme à son usage. C'est dans les livres de géologie qu'il faut apprendre à distinguer, par exemple, les terrains *d'alluvion* de l'époque quaternaire, le *diluvium* et le *postdiluvium*, où, selon l'étage, on rencontre les mastodontes, des rhinocéros, le mégathérium, les mylodons, le scelidothérium, des tatous, des glyptodons, etc., et c'est avec l'anthropologie que l'on voit, parmi ces monstres et dans ces mêmes couches de terrain, les débris du squelette humain, les haches et les outils de silex taillés par la main du chasseur et de l'ouvrier, et que l'on apprend comment on est parvenu à reconstituer nos premiers ancêtres avec tous les principaux traits de leurs caractères ethniques.

L'homme aurait traversé deux époques géologiques, et en serait maintenant à la troisième. Rien n'autorise à regarder l'Europe comme le point de départ de *l'espèce*, ni comme le lieu de formation des races primitives. C'est en Asie qu'il faudrait surtout les chercher. Dès les temps quaternaires, l'homme ne présente pas l'uniformité de caractères qui supposerait une origine récente. L'espèce est déjà composée de plusieurs races distinctes, et peut-être, dit M. de Quatrefages qui nous sert de guide en tout ceci, peut-être la guerre des races remonte-t-elle jusque-là.

Le type le plus primitif, que l'on ne connaît réellement point, semble avoir dû s'effacer et disparaître. On le rencontrerait, d'ailleurs, que, faute de renseignements, il serait impossible de le reconnaître. Ce que l'on en sait, c'est que cet homme connaissait le feu et taillait le silex ; qu'il avait une espèce d'industrie, et que, selon toute apparence, il se nourrissait en partie d'aliments cuits. Avec ses petites flèches en losange taillées d'un seul côté et ses haches grossières il savait attaquer et vaincre les grands mammifères, ses contemporains ; il possédait des *racloirs* servant sans doute à préparer les peaux ; des *perçoirs* qui peut-être remplaçaient nos aiguilles. Toutes les industries *tertiaires* sont inférieures à celles des *quaternaires*. L'espèce humaine de ces premiers âges, avant même de recourir à la pierre, avait eu à traverser des temps plus misérables encore, ceux de l'âge du bois. On admet assez généralement que le teint de ces primitifs se rapprochait plus ou moins de la couleur jaune, et que leur chevelure, non laineuse, tirait sur le roux. La tête devait présenter un certain *prognatisme*, et le langage semble s'être borné à un monosyllabisme plus ou moins accusé. Inutile d'ajouter que ces malheureux n'habitaient que des cavernes ; les hommes tertiaires et quaternaires étaient tous des *trogloodytes*.

Les anthropologues, qui amassent aujourd'hui les éléments d'une classification définitive en agissant avec une grande circonspection, ont pris pour habitude de désigner les types divers par le nom des localités où ont été faites les trouvailles les plus significatives ou les plus importantes en nombre. Le type *magdalénien*, le type *solutréen*, qui figurent dans notre planche, sont des désignations de types observés scientifiquement, celui-ci provenant de la Madeleine, dans le département de la Dordogne ; celui-là de Solutré, dans Saône-et-Loire. Parfois cependant on commence à généraliser ; c'est ainsi que se dégage le type *laponnoïde*, tiré des races de Furfooz, en Belgique, de la race, dite de Grenelle, aux environs de Paris, etc. Ici, c'est le *trou de Chaleux*, « une petite Pompéi quaternaire » de la vallée de la Lesse, en Belgique, qui fournit le type laponnoïde, là, c'est la race de la Truchère trouvée sur les bords de la Seille, etc.

Dans l'épaisseur de huit kilomètres environ des terrains sédimentaires, amassés sur la première pellicule qui a recouvert de ses trois étages le globe incandescent, terrains de transition, renfermant au moins dix terrains particuliers, partagés eux-mêmes en beaucoup d'étages, et où chaque terrain de sédiment est une véritable période

géognostique, pendant laquelle les forces de la nature produisirent des effets particuliers et un âge spécial organique, le type de l'homme le plus ancien, dégagé par la science, appartient à la race, dite de Canstadt, du nom d'un village dans les environs de Stuttgart, où en 1700 fut trouvé le premier fragment d'un fossile humain. En 1857, dans une petite caverne des environs de Dusseldorf, on trouvait le squelette entier de ce même homme, dit de Néanderthal, dont les traits simiens parurent d'abord avoir appartenu à une sorte d'être à part, et dont, en somme, on a retrouvé les traces sur nombre de points. Cette race, que décèle partout son *infériorité typique*, et que l'on suppose avoir suivi en Europe les grands mammifères sibériens chassés par le froid vers des contrées plus méridionales, appartient au moins aux premiers temps de l'époque quaternaire ; pour quelques-uns, elle remonterait plus haut encore, et représente l'homme tertiaire ayant survécu à la dernière révolution géologique. C'est incontestablement la race européenne la plus ancienne. Pendant l'époque quaternaire elle paraît avoir occupé surtout les bassins du Rhin et de la Seine, l'Italie centrale, la Bohême ; elle s'étendait jusqu'aux Pyrénées, en France, et probablement jusqu'à Gibraltar.

Elle n'est point d'ailleurs confinée dans les temps géologiques, et le crâne de Néanderthal, avec ses caractères étranges, se retrouve, plus ou moins altéré par les croisements, dans les dolmens, dans les cimetières des temps gallo-romains, dans ceux du moyen âge et dans les tombes modernes, depuis la Scandinavie jusqu'en Espagne, en Portugal et en Italie ; depuis l'Écosse et l'Irlande jusque dans la vallée du Danube, en Crimée, à Minsk, et jusqu'à Orenbourg, en Russie. En somme, cet *habitat* comprend l'Europe tout entière. En outre, en allant jusqu'en Australie, on retrouve ce même type qui persiste aussi probablement dans l'Inde, au milieu de populations refoulées par l'invasion aryane. Enfin la race de Canstadt a eu aussi des représentants en Amérique, dans la province de Ceara, au Brésil.

La race, dite de Cro-Magnon, encore un nom local, dont on a trouvé les premiers ossements en 1858 dans la vallée de la Vézère, département de la Dordogne, et qui, dans les alluvions, se montre immédiatement au-dessus de celle de Canstadt, et par conséquent plus rapprochée de nous, offre avec la première de grandes dissemblances. Au lieu du front bas et fuyant qui fait penser aux singes, on trouve chez elle un front large, s'élevant au-dessus de *sinus* frontaux assez peu accusés, et une voûte présentant les plus belles proportions. Ce crâne est tout à fait remarquable par sa capacité, dont les nombres en centimètres cubes, selon le mode des naturalistes pour la jauge du crâne humain, sont très supérieurs à la moyenne des races européennes actuelles.

Avant de nous arrêter particulièrement sur le sauvage des temps quaternaires dont nous avons ici des représentations, rappelons avec quelle certitude la science moderne procède, depuis que, sur l'initiative des antiquaires du nord, on s'est mis à explorer les *kjœkkenmœddings*, les débris alimentaires laissés en monceaux par des populations vivant d'abord à l'état tout à fait sauvage, ayant acquis plus tard une certaine civilisation, et les *skovmoses*, les *marais à forêts*, du Danemark, qui, parmi les marais tourbeux, offrent des certitudes chronologiques toutes particulières.

L'homme fréquentait les *skovmoses* qui se présentent généralement comme des espèces d'entonnoirs de forme irrégulière ; les chênes et les pins tombés dans l'intérieur de ces marais, abattus par la vieillesse, par accident ou par la main de l'homme, y mêlent leurs branches entrelacées en maintenant et consolidant la tourbe, qui se trouve ainsi dans les conditions les meilleures pour garder en place tout corps solide tombé ou jeté dans le marécage. L'homme, ainsi que le dit M. de Quatrefages, ne sachant habiter quelque part sans égarer autour de lui une foule d'objets, ceux-là même souvent auxquels il tient le plus, il en résulte qu'il a perdu dans ces marais, des armes, des outils, des instruments de toute sorte, restés là où ils sont tombés. Chaque génération a ainsi laissé sa trace dans la tourbe contemporaine, de manière qu'en exploitant les lits successifs, couche par couche, on est parvenu à acquérir la foule des notions précises qui ont amené la rationnelle conception des âges du fer, du bronze et de la pierre, et la subdivision même de ces âges, comme celle qui concerne l'usage du silex, *taillé* seulement d'abord, *poli* ensuite. Par l'observation des milieux, on a pu se convaincre, par exemple, qu'à telle station où la présence de l'homme était attestée par des silex taillés de diverses façons, par des armes et des instruments en os, par des phalanges de renne transformées en sifflets, cet homme vivait avec le renne, le renard polaire, et

cueillait certaines mousses sous des latitudes tout autres que le nord de l'Europe, où ces espèces sont aujourd'hui confinées. Des grandes données géologiques et paléontologiques auxquelles se rallient le naturaliste, l'anthropologue, et dont la chronométrie offre encore tant d'élasticité, il résulte ainsi des faits d'une date indéfinie, mais d'une succession certaine, telle que celle en Danemark de trois espèces végétales, le hêtre, le chêne et le pin ; en France, la disparition également successive de quatre espèces animales, l'ours, le mammouth, le renne et l'aurochs, existant d'abord ensemble sur notre sol, et chacun de ces animaux y caractérisant autant d'époques embrassant toute la période quaternaire. L'homme les a vus vivre chez nous à côté les uns des autres ; il s'est nourri de leur chair, il nous en a laissé des représentations dessinées et sculptées.

Les âges de la pierre, du bronze et du fer, ne sont point proprement des âges ; car, si des traces de l'emploi de la pierre, utilisée pour faire des armes et des outils, existent dans presque tous les pays du monde, cet emploi est loin de concerner les mêmes époques. Les archéologues du nord ont dû créer un âge spécial de la pierre au sujet des Lapons qui, hier encore, en faisaient usage. L'âge du bois, qui a précédé celui de la pierre, persiste de nos jours dans les profondeurs forestières de Singapour, où le timide *Binnua* menant la vie errante s'obstine dans son isolement. (Voir la notice Océanie, pl. B K, fig. n° 15.) Le bronze n'aurait été importé en Scandinavie qu'environ 1000 ans avant l'ère chrétienne ; le fer y serait à peu près contemporain de cette ère, et il y avait à ce moment plus de deux mille années qu'il figurait dans les peintures égyptiennes. Ces âges ou périodes sont donc, en réalité, d'époques fort variables, selon le degré de civilisation des populations qui en ont, chronologiquement, traversé les phases. Le caractère des monuments funéraires sert, en Europe, à établir la gradation sous ce rapport ; les renseignements nécessaires à leur sujet, se trouvent dans la notice de la planche A T, particulièrement, et dans la série des planches celtico-scandinaves, où les exemples abondent.

#### AGE DE LA PIERRE. — PÉRIODE DES SILEX TAILLÉS.

##### *La race de Cro-Magnon.*

N<sup>os</sup> 5 et 8. — Types moustiérien et magdalénéen, département de la Dordogne.

N<sup>o</sup> 7. — Type solutréen, département de Saône-et-Loire.

Pendant l'époque quaternaire la race, dite de Cro-Magnon, avait en Europe son principal centre de population. Ses colonies s'étendaient jusqu'en Italie, dans le nord de la France, dans la vallée de la Meuse, etc. Peut-être n'était-elle qu'un rameau de population africaine, émigré chez nous avec les hyènes, le lion, l'hippopotame, etc. Une partie de ses tribus, lancée à la poursuite du renne, aurait conservé dans les Alpes scandinaves la haute taille, les cheveux noirs et le teint brun qui distinguent les Dalécarliens des populations voisines. Les autres se sont mêlées à toutes les races qui ont successivement envahi notre sol.

Les indices céphaliques de la race de Cro-Magnon ont été l'objet de bien des commentaires. L'élongation d'avant en arrière a d'abord fait rapprocher cet homme plutôt de l'Éthiopien que de l'Européen, et selon cette théorie le nègre aurait été le point de départ d'une race encore représentée chez nous, par des populations généralement peu nombreuses, ou par des individus isolés, chez lesquels l'atavisme reproduit les traits de ces ancêtres reculés. Cette doctrine n'a pas prévalu, et le crâne si remarquable par ses belles proportions et sa capacité de la race de Cro-Magnon, l'exagération en largeur qui se retrouve dans tout le haut et les parties moyennes de la face, sans atteindre la région médiane, ni la portion inférieure, le nez dont les os projetés en avant font une forte saillie, la mâchoire supérieure rétrécie, la mâchoire inférieure, remarquable par la largeur de sa branche montante, qui dépasse sur ce point toutes les mâchoires humaines connues, enfin, le menton, légèrement triangulaire et avancé, restent définitivement les traits d'une race belle et intelligente qui semble présenter surtout de grandes analogies avec la race Algonquine, telle que la font connaître les premiers voyageurs, et, entre tous, les missionnaires ayant vécu longtemps parmi les Peaux-Rouges.

C'était une race robuste, de haute stature, aux os épais et solides, aux muscles puissants, d'une constitution athlétique, semblant faite, à tous égards, pour lutter contre les difficultés et les périls de la vie sauvage. Ces hommes habitaient des cavernes, et ils ensevelissaient leurs morts sous des abris où on les a retrouvés. Les stations diverses où ils ont été étudiés ont fourni les éléments essentiels d'une histoire de la race de Cro-Magnon, que l'on est parvenu à suivre, en quelque sorte, pas à pas, et presque sans sortir de la vallée de la Vézère. La plus ancienne de ces stations, celle du Moustier, date au moins de la fin de l'âge de l'ours; celle de la Madeleine ne doit remonter que peu au delà de ce que en géologie on appelle l'époque actuelle. Entre ces deux extrêmes, l'ensemble des autres jalonne, pour ainsi dire, les deux dernières périodes des temps quaternaires. On complète ces documents en étendant l'étude de cette même race à d'autres localités, dans les grottes et les abris de Bruniquel, département de Tarn-et-Garonne, dans les sépultures de Solutré, dans les grottes de Gourdan, de Duruty, de l'homme mort, etc.

N<sup>os</sup> 5 et 10. — Type du Moustier.

Couteau ou poignard en silex; sac contenant des silex taillés; lance et massue en bois. Chaussure en peau, poils à l'intérieur (voir ce détail, n<sup>o</sup> 10).

Cet homme à la longue chevelure est vêtu d'abord d'une peau de renard enveloppant les bras et les jambes, la coiffure est de cette même peau. Le pardessus est en peau de loup à longs poils, serré à la taille par une ceinture en peau de renne ainsi que le sac qui y est suspendu. La massue de bois y est également accrochée. La parure consiste en un collier de pierres.

Les hommes qui hantaient la caverne du Moustier ne semblent pas s'être élevés beaucoup au-dessus de la race de Canstadt. Les conditions d'existence étaient pour eux à peu près les mêmes que dans l'âge précédent. Ils vivaient au milieu des grands mammifères dont ils avaient à se nourrir. Le cheval et l'aurochs étaient leur gibier habituel; le mammoth, l'ours, le lion et l'hyène des cavernes servaient aussi à leurs repas. Pour lutter contre de pareils ennemis, ils employaient des espèces de têtes d'épieux et de lances minces, planes d'un côté, retaillées sur une seule face, tranchantes sur les bords, et qui devaient constituer une arme formidable. Les flèches étaient taillées sur ce même modèle, mais à cette époque on semble en avoir fait un assez rare usage. On dédaignait les oiseaux, le petit gibier. L'outillage restait à peu près le même que par le passé.

N<sup>o</sup> 7. — Type de Solutré.

Lance et javelot à dard en silex. Bonnet et veste sans manches en peau de renne; tunique ceinte en fourrure d'ours. Massue en bois.

A Solutré et dans les stations contemporaines, la taille du silex atteint un degré de perfection vraiment merveilleux. Essentiellement chasseurs, guerriers à coup sûr, les hommes de cette époque s'occupaient avant tout de leurs armes. Le fini du travail avait surtout pour but de les rendre plus redoutables en accroissant leur pouvoir de pénétration. Ces armes de silex maniées par des mains robustes, ne laissaient rien à désirer sous ce rapport. Les types anciens reparaissaient ainsi à côté des formes modifiées par une expérience raisonnée, par une industrie perfectionnée. Les pointes des lances et des javelots, effilées plus ou moins en forme de feuille de noyer, de laurier, de plantain, s'amincissent et deviennent parfaitement symétriques. Le poids de la flèche, l'angle d'ouverture de l'arc étaient calculés de manière à s'adapter aux diverses distances du tir, aux nécessités de la chasse. Ces armes retaillées à petits coups sur leurs deux faces, d'un fini si remarquable, ont mérité d'être prises pour un des termes de comparaison qui constituent le type solutréen.

Malgré la bonté de ces armes, on voit cependant que parmi les gens de la race de Cro-Magnon le silex ne servait plus qu'à fabriquer des outils. Au moment où se disposèrent les niveaux fluviatiles supérieurs et où s'accrut la prédominance du renne, l'industrie subit une transformation remarquable. Les os, les bois de cerf ou de renne, utilisés de tout temps, mais d'une façon presque insignifiante jusqu'alors, prirent une importance crois-

sante, et fournirent à peu près seuls la matière des armes. Le silex servait à les travailler; avec lui, on sciait et sculptait les bois de renne pour en faire de robustes harpons, et c'est avec lui qu'on effilait des aiguilles pas beaucoup plus grosses que les nôtres, qu'on en forait le sas.

N<sup>os</sup> 8, 9 et 11. — Type de la Madeleine, portant les insignes de chef.

Harpon barbelé; lance à hampe de bois, poignard en ivoire de mammoth passé dans la ceinture (détail n<sup>o</sup> 11); bâton de commandement en bois de cerf sur lequel sont sculptés des chevaux (détail n<sup>o</sup> 9). Le vêtement intime dont on voit les manches et le pantalon est d'une peau souple dont le poil est à l'intérieur. La tunique supérieure ainsi que le capuchon sont en peau d'ours. La gibecière est en peau de renard, le soulier est une carbatine de peau. Le collier est fait avec des dents et des griffes d'ours. On considère les armes et les instruments du type magdalénéen comme antérieurs à ceux du type solutréen.

Mais la succession des industries dans ces divers milieux n'a rien d'absolu. On reconnaît de plus en plus que les colonies de cette race, obéissant à des nécessités locales ou entraînées par les hasards de leur développement, ne présentent nullement entre elles une véritable uniformité. Les armes plus légères, plus sûres, plus variées, annoncent un changement dans le régime de ces troglodytes. On continue à chasser la grosse bête quand elle se présente; quelques rares mammoths, survivant aux modifications climatiques qui s'accroissent, tombent encore sous les coups; le cheval contribue souvent aux repas. Mais c'est le renne qui prédomine de beaucoup dans les débris de la cuisine, où il est associé aux restes de petits mammifères, comme le lièvre et l'écureuil. Les oiseaux entraînent pour une part assez considérable dans l'alimentation. Enfin, les hommes de cet âge se nourrissaient aussi de poisson. Ils n'employaient pas de filet, et ne harponnaient que les grandes espèces, le saumon dans le Périgord, le brochet dans les Pyrénées.

Il eût été trop pénible de transporter les grands animaux tombés sous les coups. On les dépeçait sur place, abandonnant au moins le squelette du tronc. On ne trouve guère dans les cavernes que les os de la tête et des membres. Friands de cervelle et de moelle comme tous les sauvages, ceux de la Vézère savaient fendre d'une manière méthodique les longs os à moelle; ils avaient même un ustensile pour manger ce mets délicat, une *cuiller à moelle*, sorte de spatule en bois de renne, à manche conique richement sculpté, creusée et arrondie à son extrémité.

On n'a trouvé aucune trace de poterie chez ces chasseurs, et rien n'indique qu'ils aient connu le *four* des Polynésiens. Ils faisaient cependant cuire leurs aliments, ainsi que l'atteste la quantité considérable de charbons et de cendres restés sur place. Ils devaient agir comme les peuplades sibériennes qui, à la fin du dernier siècle, n'avaient encore que de la vaisselle de cuir ou de bois, et n'en faisaient pas moins bouillir l'eau qu'elle contenait en y jetant des cailloux fortement chauffés.

L'homme de Cro-Magnon n'aurait point été cannibale. On ne trouve que par exception des os humains parmi les débris culinaires. Ce que l'on rencontre sur certains points, ce sont des crânes brisés par des couteaux de silex, des axes, des atlas en grand nombre, des mâchoires, fracassées ou entières. On présume que le guerrier, après avoir tué un ennemi, en rapportait la tête dans sa demeure, la scalpait, et peut-être mêlait la cervelle à quelque breuvage, comme en usent toujours quelques tribus des îles Philippines. Mais on ne mangeait pas la chair du vaincu, dont le cadavre décapité était probablement abandonné sur le champ de bataille.

L'art de préparer les peaux doit avoir été porté loin chez les tribus de cet âge, à en juger par les nombreux *grattoirs* et *lissoirs* qu'on trouve dans leurs stations. Les traces laissées par les couteaux de silex sur les points où s'insèrent les longs tendons des membres chez le renne, montrent comment on se procurait le fil. Les vêtements, une fois cousus, devaient être ornés de diverses manières, comme ils le sont chez les sauvages de nos jours. On a trouvé, sur plusieurs squelettes, une vingtaine de coquilles percées, disposées par paires sur diverses parties du corps. On les tient pour des ornements qui devaient être distribués d'une manière à peu près symétrique sur un vêtement. Dans une foule de stations on a recueilli les éléments de colliers, de bracelets, etc. Le plus souvent

des coquilles marines, parfois fossiles et empruntées aux couches tertiaires, composaient ces ornements. On y joignait des dents de grands carnassiers. On taillait aussi dans le même but des plaques d'ivoire, certaines pierres tendres ou dures; on façonnait en argile des grains qu'il suffisait de laisser durcir au soleil. Enfin, on se tatouait, ou tout au moins on se peignait avec les oxydes de fer ou de manganèse, dont on a souvent rencontré de petites provisions, et dont on a reconnu l'action sur les os de quelques squelettes.

Enfin, il y eut un art magdalénéen. L'adoucissement relatif des conditions climatériques, la diminution des grands animaux féroces amenant la multiplication des espèces utiles et surtout celle du renne, placèrent à cette époque l'homme de Cro-Magnon dans des conditions de bien-être inconnues à ses prédécesseurs. Il eut quelques loisirs, et en profita pour développer ses aptitudes les plus élevées.

Les instincts artistiques manifestés par la gravure et la sculpture des hommes de l'âge de la Madeleine, leur font une place tout exceptionnelle parmi les populations dont l'évolution s'est arrêtée au degré le plus inférieur de l'état social. Certes, leurs productions sont inégales, mais il est tels manches de poignard, représentant le renne accroupi, les jambes repliées, la tête allongée et les bois couchés le long du corps de manière à ne pas gêner la main qui tient cette poignée, où, par le naturel des attitudes, et l'exactitude des proportions, on sent se révéler les plus heureuses facultés. On sculptait le bois du renne, et, armé de la pointe à silex, on burinait surtout ce bois, et tour à tour l'os, l'ivoire du mammoth, les pierres de diverses natures. Le dessin représentatif consistait à tracer les traits du bœuf, de l'aurochs, du cheval, du renne, de l'élan, du cerf, du bouquetin; de cétacés, de certains poissons, etc. Parfois c'était l'ours des cavernes, trouvé sur un schiste, ou encore le mammoth, donnant une idée fort exacte de ce géant de l'ancien monde, depuis si longtemps disparu, mais ayant laissé son portrait dans une caverne du Périgord. Lorsque ce n'étaient point les animaux que la pointe gravait, c'étaient les plantes, le monde végétal, et lorsque ce n'étaient ni les uns ni les autres des objets qui frappaient le regard, c'étaient des caprices d'imagination, des dessins d'ornementation, dans lesquels se rencontrent, dit-on, presque tous les motifs réinventés tant de siècles après.

L'image de l'homme ne figure que très rarement parmi ces dessins ou ces sculptures. Elle est inférieure, sans vérité sincère; on suppose que la cause de cette abstention a dû tenir à quelque idée superstitieuse, analogue à la crainte que fit éprouver Catlin en terminant son premier portrait de Peau-Rouge; une partie de la tribu le regarda comme un sorcier qui venait d'enlever à son modèle quelque chose de son individu.

Quelque imparfaits que soient ces dessins, ils fournissent pourtant quelques renseignements sur le genre de vie des chasseurs. On y apprend que ces hommes poursuivaient les plus gros gibiers, nus comme sont souvent les Peaux-Rouges, les cheveux relevés en touffe sur la tête, et armés seulement de la lance ou du javelot. En voyant un homme aussi nu, étendant son bras vers une baleine, probablement échouée, qu'il a combattue et vaincue, on y apprend encore que l'homme quaternaire des montagnes en descendait parfois et allait jusqu'au bord de la mer pour y chercher sa subsistance. Les tribus de la Madeleine, de Bruniquel, devaient reconnaître des chefs. C'est sans doute pour eux que l'on sculptait les poignards en ivoire de mammoth, comme celui que porte à la ceinture notre n° 8, qui semble n'être qu'une arme de parade. Existait-il dans la tribu une véritable hiérarchie dont chaque grade était reconnaissable à certains insignes? On croit en trouver la preuve dans des pièces en bois de renne, présentant un type assez uniforme, volontairement amincies et habituellement décorées avec un soin tout particulier. Tantôt elles sont pleines, tantôt, vers l'une de leurs extrémités, elles sont percées de un à quatre trous ronds, qui parfois entament le dessin primitivement tracé. Ce ne sont pas des armes, et on les tient pour des *bâtons de commandement*, dans lesquels le nombre de trous indiquait le grade hiérarchique.

A la figure de certaines parures de cou portées par ces gens, parures ayant tout le caractère d'amulettes, qui consistaient en une plaque percée au centre d'où partent des rayons divergents, emblème analogue répété trois fois sur un bâton de commandement, et dans lequel on voit autant d'images du soleil, on incline à croire que le soleil était adoré par ces hommes, qui auraient ainsi inventé le *dieu solaire*, retrouvé plus tard par les Égyptiens et les Gaulois.

N<sup>os</sup> 1, 4 et 6. — Type de l'époque des dolmens (sépultures formées de pierres colossales).

N<sup>o</sup> 2. — Type de l'époque des stations lacustres.

Pendant toute la première partie de l'âge du renne dans les parties moyennes de l'Europe, la race de Cro-Magnon se maintint dans l'état qui vient d'être indiqué. Mais, à partir de la seconde moitié de cet âge, il se manifesta chez elle une véritable décadence qui s'accrut de plus en plus. Le travail de l'os et du bois de renne diminua, redevint plus grossier. La taille du silex, au contraire, reprit faveur; sur quelques points elle atteignit un fini des plus remarquables, qui accusent l'approche de temps nouveaux, et décèlent l'influence d'un élément étranger.

Le sol européen achevait alors de sortir des flots, le climat maritime faisait place au climat continental; les glaciers reculaient et se renfermaient dans leurs limites actuelles. Les animaux amis du froid et organisés pour la vie des montagnes se cantonnèrent ou émigrèrent; le chamois et le bouquetin se firent montagnards, les autres, comme le renne, qui n'est nullement grimpeur, se dirigèrent vers le nord. La société humaine qui vivait de cet animal, tirant de lui ses vêtements, ses armes, ses outils, dut être profondément ébranlée. L'homme émigra lui-même en suivant l'animal qui lui était devenu nécessaire, et les vallées du Périgord, du Mâconnais, des Pyrénées restèrent à peu près désertes. Après la fin de l'âge du renne, et le temps de misère qui s'ensuivit, il se produisit ainsi un grand hiatus qui se termina par la brusque apparition d'une nouvelle race d'hommes qui polissaient la pierre au lieu de la tailler, et qui s'entouraient d'animaux domestiques.

Ceux de la race de Cro-Magnon qui étaient restés sur place durent adopter les mœurs des populations immigrantes avec lesquelles ils se confondirent. Leur type primitif s'en trouva fort altéré; quoique en plein temps de la pierre polie on les reconnaît toujours; leur taille a sensiblement diminué, la largeur du haut de leur face s'est atténuée. Ces simples chasseurs paraissent avoir été absorbés par une population plus dense, qui possédait des bestiaux et élevait des dolmens. Le métissage résultait des rapports qui s'étaient établis sur le littoral méditerranéen comme dans les Cévennes, où les nouvelles races, parmi lesquelles on doit comprendre celles des stations lacustres, apportaient les premiers éléments de la civilisation moderne.

En anthropologie, on donne à l'ensemble de ces races nouvelles le nom de races de Furfooz. Ici, le crâne est large et court, tandis que la face s'allonge. Vu de face, le crâne présente un aspect pentagonal très marqué; tous les os en sont très développés dans le sens transversal, à l'exception de la moitié inférieure du coronal, qui se rétrécit brusquement pour former un front assez étroit. L'ensemble de la face est relativement petit et étroit. Le nez très grand et long; les pommettes massives sont peu marquées; la mâchoire supérieure est légèrement prognathe. Chez d'autres, le crâne vu de face apparaît aussi bien proportionné que de profil, la face s'harmonise avec lui; les pommettes sont rugueuses et bien accusées. Pour la plupart la stature est presque exactement la taille moyenne des Lapons. Cette exigüité n'exclut, d'ailleurs, ni la vigueur ni l'agilité nécessaires aux populations sauvages. Les os des membres et du tronc sont robustes, et les saillies, les dépressions de leur surface accusent un développement musculaire très prononcé. A part cette vigueur générale, supérieure à ce qu'on rencontre habituellement, le squelette des hommes de Furfooz et de Grenelle ressemble fort à celui des hommes d'aujourd'hui.

Le type laponoïde est ressorti, en définitive, comme celui d'un grand nombre de populations échelonnées dans le temps et répandues à peu près dans l'Europe entière. On le trouve presque à l'état de pureté dans les Alpes du Dauphiné. Dernières venues de l'époque quaternaire, ces races se sont rencontrées pendant les temps glaciaires avec les races dolichocéphales qui les avaient précédées. Elles ont eu le même sort. Ayant assisté à la transformation du sol et du climat, et éprouvé les mêmes vicissitudes dans la modification successive des conditions

d'existence, un certain nombre de leurs tribus ont marché vers le nord en y suivant le renne et d'autres espèces animales. D'autres ont émigré en latitude; d'autres en altitude, avec le bouquetin et le chamois. D'autres enfin, sont restées en place.

Les hommes de ce type que l'on rencontre en Belgique, aux époques où le renne qui a dû remonter lentement s'y trouvait encore, continuaient à habiter des cavernes, ou du moins à s'en faire des refuges. Ainsi que leurs aînés ils employaient la peau des animaux abattus pour en faire des vêtements; comme ceux du Périgord, dont ils n'avaient point, au reste, les aptitudes artistiques, ils se peignaient la figure, et peut-être le corps. Leurs principaux ornements étaient des coquilles fossiles. Ils fabriquaient une grossière poterie d'argile que n'avaient point leurs devanciers.

L'armement qui leur suffisait pour chasser le gros gibier et atteindre le petit, était beaucoup moins puissant que celui des gens de la Vézère ou de Solutré. Ces Laponnoïdes auraient été éminemment pacifiques, et comme on ne rencontre, ni dans leurs grottes ni dans leurs sépultures aucune arme de combat, proprement dite, il semble que l'on puisse leur appliquer ce que Ross rapporte des Esquimaux de la baie de Baffin « qui ne pouvaient comprendre ce qu'on entendait par la guerre ».

On a de fortes raisons pour présumer que deux populations de souches différentes auraient été juxtaposées, dans les contrées dont il s'agit, pendant l'époque quaternaire, et que, entre la race de ces nains, et celle des hommes d'une stature plus élevée et d'habitudes guerrières, aurait existé une de ces haines instinctives, pareille à celle qui règne entre les Peaux-Rouges et les Esquimaux, et dont l'écho s'est répercuté dans les *runots* des vieux Lapons, lorsqu'ils se trouvèrent en contact avec le Scandinave, le géant fort et bien armé.

C'est à ces nains de la race jaune, et de mœurs si peu belliqueuses, que de Gobineau n'hésite pas à attribuer l'érection des pierres levées, et la juxtaposition des monolithes sans lien de maçonnerie, qui, selon lui, marquent leurs stationnements dans l'ancien et dans le nouveau monde. Pour que les pierres branlantes soient demeurées en équilibre, il faut que ces étranges monuments soient postérieurs aux dernières évolutions géologiques, et qu'ils n'aient été érigés que depuis que le ciel et la terre sont restés les mêmes dans notre monde; si ce n'est à ces races nouvelles, et en les faisant remonter aux premiers temps de la pierre polie, on ne sait à qui attribuer des constructions si différentes de celles du genre cyclopéen.

Le type laponoïde a laissé chez nous les traces les plus profondes; et c'est encore la race, dite de Grenelle, qui ressort avec le plus de persistance dans les populations actuelles.

Notre type de l'époque des dolmens, n<sup>os</sup> 1, 4 et 6, se présente vêtu d'une blouse et d'un pantalon en laine grossière; ceinture en cuir, soutenant un sac en fourrure; chaussure de peau. Bonnet et manteau en pelure d'ours. Collier en grains de pierre, ou d'argile durcie au feu, portant un croissant en pendeloque. Poignard en os passé dans la ceinture. La main gauche tient une lance et un javelot à pointe de silex; la main droite une hache de travail, pierre percée pour l'emmanchure (détail n<sup>o</sup> 4). Le n<sup>o</sup> 6, de la même époque, est une autre pierre polie encastrée dans un bois de cerf traversé par le manche de bois.

Le n<sup>o</sup> 2 est de la période où l'homme vivait dans des cabanes construites au-dessus de la surface des lacs. Depuis les hivers des années 1853-1854, pendant lesquelles un abaissement soudain et extraordinaire de l'eau des lacs d'Unter et de Genève, a mis au jour les cités lacustres contenues dans leur sein, on en a découvert dans presque tous les lacs de la Suisse. On en a trouvé fréquemment aussi dans les rivières et les lacs de l'Italie, et encore dans le Mecklembourg, la Poméranie, le lac de Potzlow, en Brandebourg, ainsi que dans les lacs salés de la Valachie.

Les constructions sur pilotis s'élevaient dans les lieux abrités des grands vents ou dans les baies, là surtout où des collines submergées permettaient de planter à une moindre profondeur les piquets destinés à supporter les cabanes. Ces pieux dépassaient le niveau des hautes eaux, et dans le lac du Bourget, en Savoie, on les voit supportant des traverses qui soutiennent un plancher recouvert d'un béton en terre battue, mêlée de cailloux et fortement tassée. Les groupes des cabanes étaient reliés par des ponts mobiles et non par un plancher stable; des interstices ou des trappes devaient aussi exister auprès de chaque cabane, ainsi que l'indique Hérodote en parlant des

Péoniens et des habitants du lac Prusias; car le système paludéen a longtemps duré. Aujourd'hui encore on voit des constructions analogues chez les Mélanésiens du Havre-Dorez.

Celles que l'on rencontre en Europe témoignent généralement d'une haute antiquité, se rapportant aux âges de la pierre, du bronze, et parfois du fer. Les découvertes les plus intéressantes ont été faites là où ces constructions ont été détruites par le feu, sans qu'on sache, d'ailleurs, si l'incendie a été un fait de guerre, ou une simple catastrophe. L'abandon rapide permet d'y retrouver les choses en place, et de plus, les fruits carbonisés enfermés dans de grands vases d'argile, ont, par le fait de la carbonisation, échappé à la décomposition par les eaux. Différentes espèces de blés, des noisettes, des faines, des pommes, des poires et des cerises ont été ainsi reconnus. On a trouvé dans les habitations des fils de chanvre, des cordons de filets, des câbles de différentes grosseurs, gisant non pas pêle-mêle, mais arrangés avec ordre et par provisions considérables. Puis des tissus de chanvre et de lin, des objets en silex bien travaillés, d'autres en bronze. Sous le sol de l'une des maisons d'un lac suisse, on a aperçu une grande quantité de déchets de cuir, prouvant que l'on s'y occupait de la confection d'ustensiles de peau de tout genre. Autre part, c'étaient de gros tas de lin, depuis le lin sérancé ou brisé jusqu'au lin tordu de différentes manières, tressé et tissé sous forme de ceintures et même d'étoffes. On y remarquait un tel talent de confection, une telle adresse, qu'on a lieu de s'en étonner en considérant l'outillage; car à côté de ces travaux on n'aperçoit que des instruments de pierre, et ce n'est qu'à une époque beaucoup plus rapprochée que l'on voit apparaître le métal coulé sous diverses formes. Les dessins des objets tressés, du temps de la pierre, offraient une variété qui, pourrait-on dire, s'est perdue chez nous.

La position sur les eaux et à proximité de la terre rendait l'existence matérielle facile, offrant à la fois les ressources de la chasse, de la pêche et de l'agriculture, que ne pouvait avoir le pauvre habitant des grottes et des cavernes, obligé de suivre le gibier de canton en canton. Une cité lacustre était une réunion de familles vivant sous la conduite d'un ou de plusieurs chefs; et avec les hommes de l'âge de la pierre polie qui ont conçu, pour leur sécurité, ces demeures sur pilotis, et qui ont su en tirer un si beau parti, par la domestication des animaux, la culture des céréales, le tressage des tissus, etc., commence véritablement le monde actuel. Ce sont les races de cette époque qui ont fait le pas le plus décisif vers la civilisation; ce sont elles qui en ont posé les premiers fondements. Ce sont les efforts d'une race supérieure, dont l'intelligence vive et créatrice se révèle dans les formes et le travail de ses instruments qui ont produit une civilisation, encore incomplète et grossière, sans doute, mais qui n'en devait pas moins aboutir, après une longue évolution, aux civilisations des âges historiques.

Les hommes qui ont occupé les stations lacustres de la Suisse étaient disparus si longtemps avant l'époque romaine, que les historiens romains n'en font aucune mention; et Pline, le curieux investigateur, n'a rien soupçonné des stations lacustres qui sommeillaient à ses pieds dans le lac de Côme.

La destruction des bourgades lacustres du Bourget, qui prospéraient à l'âge du bronze, remonterait à l'arrivée des peuples envahisseurs, les Helvètes et les Allobroges, qui occupaient la Suisse et la Savoie bien avant que les Romains n'y parussent.

C'est de tous ces éléments brassés par la guerre, fusionnés par les habitudes de la paix, que sont sorties les populations européennes.

Notre type de l'époque des stations lacustres, n° 2, montre cet homme portant un capuchon, une blouse et un pantalon en laine grossière. Veste de fourrure; bottines en cuir de veau. Collier de dents de sanglier. A la ceinture est suspendue une hache en pierre polie, ayant le caractère d'un marteau. Le carquois en cuir et fermé est porté en sautoir; la main gauche tient le grand arc et une paire de flèches à pointe d'os; la main droite une massue en bois à tête façonnée.

On peut se rendre compte de l'importance d'une station lacustre, en voyant, comme au Bourget, que l'hivernage du bétail avait lieu sur le lac, ce qui nécessitait le séchage et la conservation du fourrage. Dans cette localité, la parure et les ornements, épingle, bracelets, agrafes, boutons en bronze, étaient en très grand nombre.

PÉRIODE DITE DES TUMULI.

N° 3. — Type restitué d'après des vestiges trouvés dans la région des Alpes.  
L'Ibère ou les Slaves, les Rasènes ou les Étrusques.

Ce type appartient aux nations de moins en moins mongolisées qui furent les avant-gardes de la race blanche en marche vers l'Europe, et dont les premiers établissements seraient bien antérieurs à l'an 2000 avant J.-C. : Thraces, Illyriens, Étrusques et Ibères; la haute antiquité grecque et romaine les a connus et révévés, en les honorant parfois de mythes religieux.

La famille ibérique a couvert la péninsule, habité la Sardaigne, la Corse, les îles Baléares, une grande partie de la côte occidentale de l'Italie. Ses enfants ont possédé le sol de la Gaule jusqu'à l'embouchure de la Garonne, couvrant ainsi l'Aquitaine et une partie du Languedoc. — Ce sont les *Euskaras* ou *Aquitains*, bruns de peau et de petite taille, d'humeur taciturne, aux habitudes sombres, qui allaient vêtus de noir ou de couleurs ternes, qui furent chassés de l'Italie, auxquels on attribue une origine slave, et dont la présence parmi nous marque un point capital historique : *ils se livraient avec succès au travail des mines.*

« Ce labeur difficile, cette science compliquée qui consiste à extraire les métaux du sein de la terre et à leur faire subir des manipulations assez nombreuses, est incontestablement une des manifestations, un des emplois les plus raffinés de la pensée humaine. » C'est ce travailleur aux mines que l'Ibère des Alpes, chassé depuis jusqu'aux Pyrénées, venait installer chez nous, et que les Rasènes ou Étrusques de première formation, reculant devant les invasions pélasgiques, à une époque antérieure au dixième siècle avant notre ère, et se présentant en masses beaucoup plus épaisses que ne le furent celles de leurs civilisateurs, devaient remplacer dans leur première aire européenne.

Les Rasènes eux-mêmes, selon de Gobineau, auraient été un peuple métissé presque entièrement jaune, ou, si l'on veut, une tribu slave médiocrement blanche.

Le n° 3 est coiffé d'un bonnet de fourrure orné d'une aigrette en plume, et maintenu par une jugulaire en cordons de cuir noués sous le menton. La tunique est en laine, et un corselet en fourrure de fauve est ceint par-dessus. L'épée en fer et à manche de bois est soutenue par un double lien partant du ceinturon, lequel, ainsi que ces attaches, est en cuir teint en rouge orné d'agrafes de bronze. Les jambes sont étroitement serrées par un cuir souple pris dans le soulier embrassant finement le pied, et de manière à n'en point gêner l'action, tout en en assurant la fermeté, particulièrement nécessaire au montagnard. L'armement est celui d'un archer; chacun des brassards couvrant presque entièrement les avant-bras, se compose de la suite en spirale élastique d'une espèce de fort fil de laiton, que des cordons de cuir dans le sens vertical maintiennent en un certain espacement. Un baudrier en cuir, clouté de bronze, soutient le carquois fermé en peau de sanglier. L'arc est en bois ainsi que la flèche, fine, non empennée et à pointe de fer. Enfin le collier de cet archer, à la longue chevelure et au menton rasé, de physionomie surtout slave; se compose d'une série de pierres travaillées régulièrement en perles, et tour à tour, grosses et petites.

AGES DU BRONZE ET DU FER.

La race blanche, les temps historiques.

N°s 35, 41, 43 et 44. — Guerrier de la période des armes de bronze.

N°s 37, 36, 38 et 42. — Guerrier de la même période, type restitué d'après les découvertes de M. l'abbé Bourgeois.

N<sup>os</sup> 30 et 39. — Autre type de guerrier, restitué d'après les armes trouvées dans le sud-est de la France, également de la période des armes de bronze.

N<sup>o</sup> 22. — Soldat, provenant des sépultures de la Marne.

N<sup>os</sup> 33, 31, 32 et 40. — Type de chef. Période des tumuli, contemporaine d'une série de sépultures trouvées dans le département de la Marne.

N<sup>os</sup> 25 et 27. — Autre guerrier de la période des tumuli.

N<sup>os</sup> 26, 28, 29 et 34. — Type restitué, d'après les armes découvertes dans la nécropole d'Hallstadt, en Autriche. — L'époque de Hallstadt est considérée comme répondant à l'âge gaulois des Français.

Le fer entre dans l'ornement des quatre derniers exemples.

A l'époque des immigrations des Ibères et des Rasènes, que, avec les Illyriens et les Thraces, on tient pour avoir précédé tout autre établissement des familles blanches dans le sud de l'Europe, de grandes multitudes de Slaves étaient déjà établies dans le nord du continent, où elles se trouvèrent harcelées en plus d'un lieu par d'autres nations parentes, les Galls. On ne détermine que vaguement le temps de l'acheminement de ces nouvelles tribus vers le nord et l'ouest de l'Europe, et on fixe à l'an 2000 environ avant notre ère leur apparition dans l'ouest. Le plus ancien récit des annales de l'Occident montre les Galls, Celtes ou Kymris, occupés, au dix-septième siècle avant notre ère, à forcer le passage des Pyrénées, défendu par les Ibères.

Nous représentons le Gaulois, descendant des nations galliques, dans la planche double EU, — et ce que nous avons à dire à leur sujet se trouve en la notice spéciale qui les concerne.

Dans la planche présente, les éléments sont mélangés, et ce qui y provient des Kymris, des Sarmates, ou des Germains ne permet point des distinctions assez certaines pour que l'on puisse assigner sûrement la nationalité de chacun des guerriers représentés. Ariovist, au moment où César, prévoyant les périls de Rome, s'appliquait à la conquête de la Grande Gaule pour reculer les frontières de la vieille république latine, Ariovist était campé en maître au centre même du pays gaulois. Il y fut, comme il le dit à César, quatorze ans sans que lui ni ses hommes aient couché dans un lit. On sait ce que furent depuis les incursions des tribus germanes, depuis les Visigoths jusqu'aux Francs, dont la tribu royale, les Mérovinges, venait de la Scandinavie, et ce que durent être les temps où la France eut le patrice Théodorik et le patrice Khlodowig. Il convient donc d'user ici de la plus grande circonspection, et nous nous contenterons d'y rappeler, au sujet de l'emploi du bronze et du fer, que les Galls venaient de la terre classique, de la terre natale des forgerons, et que, quoique le cuivre fût longtemps le métal le plus en usage pour la fabrication de leurs épées, ils s'entendaient fort bien au travail du minerai.

#### *Période des armes de bronze.*

N<sup>o</sup> 35. — Guerrier ; n<sup>os</sup> 41, 43 et 44, détails de sa parure et de son armement. Casque en bronze à ailes de plumes (profil, n<sup>o</sup> 44). Ce casque est posé sur un capuchon de cuir. Corselet et culotte de fourrure, passés sur la tunique et les braies en laine. Manteau de même étoffe plus épaisse, se boutonnant sur la poitrine, et laissant voir le pendentif du collier orné de perles (détail, n<sup>o</sup> 41). Baudrier avec ornements en bronze auquel est suspendue l'épée de bronze à fourreau de bois peint. Ceinturon garni de rondelles de bronze, d'où pend un couteau-poignard en bronze, à manche en bois de cerf. Lance à pointe de bronze. Bracelets de la même matière. Ce guerrier maniait l'arc ; la flèche à pointe de bronze et empennée, n<sup>o</sup> 43, entrerait dans son armement, ainsi que le celt à douille, du genre n<sup>o</sup> 12. La chaussure formant bottine est serrée sur la jambe par des lanières de cuir. Le disque de la pendeloque du collier, divisé en quatre rayons formant la croix, serait une image du soleil, se rattachant au culte.

N<sup>o</sup> 37.

Guerrier.



BARBARIAN EUROPA

L'EUROPE BARBARE

BARBARISH EUROPA

Nordmann lith.

ES

IMP. FIRMIN DIDOT et C<sup>ie</sup> PARIS

N<sup>os</sup> 36, 38 et 42.

Détails de son armement et de sa parure.

Casque en bronze (profil n<sup>o</sup> 42), manteau, tunique et braies en grosse étoffe de laine. Tunique de cuir formant cuirasse et serrée par un ceinturon renforcé, orné de pendentifs en bronze, dont une paire, plus grands que les autres, et plats comme eux (voir la fig. n<sup>o</sup> 38), remplissait l'office du fusil des bouchers pour l'affûtage des lames. Le baudrier soutient le fourreau en bois peint de l'épée en bronze. Le manteau frangé est attaché par une fibule en bronze. La pointe de la lame est en bronze. Enfin le bracelet en S (voir n<sup>o</sup> 36) est de même, en bronze. La chaussure est en cuir, ainsi que les lanières montant jusqu'au-dessus des genoux.

N<sup>o</sup> 30. — Guerrier.

N<sup>os</sup> 31 et 39. — Détails de son armement.

Casque en bronze, posé sur une calotte de peau (profil n<sup>o</sup> 39); manteau de laine fixé sur l'épaule par une fibule en bronze; tunique de laine recouverte par un corselet de cuir fort. Baudrier étroit, auquel est suspendue une épée en bronze assez courte. Large ceinturon en cuir avec une gibecière en fourrure. Bracelets à l'arrière-bras et au poignet, en simples anneaux de bronze. Guêtres de cuir composées de deux pièces; celle qui enveloppe le derrière de la jambe est maintenue au moyen de lacets qui se croisent sur la pièce du devant. Le soulier, également en cuir, est fixé par des cordons noués sur le cou-de-pied.

La pointe de la lance est en bronze ainsi que le talon servant à ficher l'arme en terre (voir la pointe de cette arme, n<sup>o</sup> 31).

*Période des armes de bronze et de fer.*

N<sup>o</sup> 22. — Soldat.

Casque en cuir épais formant couvre-nuque, et orné de plumes retombant de manière à couvrir le timbre élevé. Tunique et braies en laine, serrées par le cordon noué d'une jarretière. Cuirasse en gros tissu de chanvre, dont le ceinturon, agrafé sur le devant, soutient en même temps que le couteau, à manche de bois, à gaine en cuir, la double chaîne de bronze qui suspend l'épée en fer dans son fourreau en bronze. L'épée est tout entière en fer; la poignée est garnie de bois, mais le pommeau et la garde restent en fer apparent. Le haut du fourreau, où se relient les chaînes de suspension, est garni de cuir. Le haut bouclier de forme elliptique est en bois peint, renforcé par une armature en bronze, ainsi que l'umbo saillant fortement clouté sur le bois. Les deux piques sont armées de fers à douille. Les liens du soulier de cuir couvrant le cou-de-pied assurent étroitement la chaussure. Ce soldat a les cheveux tressés, divisés en épaisses nattes tombant de chaque côté du visage, jusque sur la poitrine. — Son collier se compose de corail et de perles en pierre.

N<sup>o</sup> 33. — Type du chef de ce soldat.

N<sup>os</sup> 32 et 40. — Détails de son armement.

Casque en bronze, à timbre en pointe surmonté d'une aigrette et recouvrant une calotte en cuir formant couvre-nuque; manteau, tunique et braies, en laine blanche; jarretières en cuir; cuirasse prolongée en fort cuir piqué,

clouté de bronze; ceinturon à agrafe de bronze supportant la chaîne de suspension de l'épée, le couteau et le poignard; les lames sont en fer; la poignée de l'épée est en ivoire ainsi que le manche du couteau; la poignée du poignard est en bois. Le bouclier, en bois peint, est d'une forme ovulaire tronquée en haut et en bas; l'umbo saillant et fortement clouté sur le bois, est, de plus, assujéti par un lien de bronze, attaché dans le sens vertical. (Voir le profil de ce bouclier, n° 40; et n° 32, le poignard dans son fourreau de bronze, dont la bouterolle est renforcée.) La pointe de la lance est en fer à douille. Le bois de la hampe forme des nœuds vers la partie inférieure pour la sûreté de la main. La chaussure est un soulier lacé dont les liens sont noués au bas de la jambe. Ce guerrier porte les longues nattes des races chevelues. Les quatre tresses blondes descendent au delà de sa ceinture.

N° 25. — Guerrier.

N° 27. — Détail de son armement.

Casque en cuir fort, clouté de bronze à crête surmontée d'un plumail, et à jugulaires en cuir. Le manteau, attaché par une fibule de bronze, et la tunique sont en laine grossière. La cuirasse prolongée, se croisant par-devant, est de cuir piqué. Le large ceinturon est également en cuir, renforcé par des lamelles de bronze. Le baudrier, qui se subdivise, soutient le fourreau en bois de l'épée, le poignard et le couteau, dont les lames sont en fer, les poignées en os. Jambières de cuir recouvrant les braies jusqu'au-dessus du genou. Brodequins de cuir plein, sans lanières. Chaque avant-bras de cet homme d'épée est protégé par un brassard en bronze dont on voit la forme n° 27.

N° 26. — Guerrier, type de chef.

N°s 28, 29 et 34. — Détails de son armement et de sa parure.

Casque en bronze doré, avec crête et cimier en crins (profil n° 28). Le manteau militaire est de laine rouge ainsi que la tunique, et ce manteau est attaché de chaque côté du haut de la poitrine par une riche fibule en bronze, dont la partie pleine est un segment de cercle décoré en pointes de diamants, et d'où pendent de fines chaînettes supportant de petites plaques métalliques que le mouvement fait briller tour à tour comme des sequins. (Voir cette agrafe, n° 29.) L'armure est une brigandine de cuir recouverte d'étoffe piquée, le fil rouge montrant à l'extérieur ses points en quinconce. Le large ceinturon est en bronze, et sa fabrication rappelle les ceintures du soldat grec; il est orné de pendentifs en chaînettes et en ajourés d'un travail délicat, dont la longueur varie de deux en deux; un large et simple baudrier de cuir soutient le fourreau en bois peint et à bouterolle de bronze de l'épée longue. En travers du baudrier, sur la poitrine, est placé le poignard dans son étui de bronze, et en position oblique. L'épée, dont la lame a la forme de la feuille de sauge, adoptée par les Grecs, a une haute et riche poignée d'ivoire incrustée d'émaux. Ce guerrier tient de la main droite une hachette en bronze de la plus petite dimension. Le manche de l'arme traverse le montant perforé dans son entier, et le talon de cette hachette est un petit quadrupède en haut-relief dans le goût scythique. Des guêtres de cuir s'avantant sur le soulier à forte semelle complètent le costume de ce guerrier à la chevelure et à la barbe noires.

ARMES DIVERSES EN BRONZE.

N°s 23 et 24. — Cuirasses gauloises, trouvées dans un champ près de Grenoble.

Le plastron et la dossière de cette cuirasse s'assemblaient du côté gauche par une charnière, du côté droit

par des courroies et des agrafes. Les cercles concentriques ponctués et les boutons repoussés dans le métal sont le genre d'ornements qui caractérise les objets gaulois.

N° 12. — Hache connue sous le nom de *celt*, trouvée au pont Saint-Michel, à Paris.

Cette arme est le *celt* par excellence ; il est en forme de coin et coulé à noyau vide. Il présente une douille dans le sens de sa longueur et un anneau placé à sa partie inférieure. Le manche, court et en forme de 7, mais évitant l'angle droit, entre dans la douille, et se trouve maintenu dans la hache par un lien de bronze passant par l'anneau. C'est une hache de guerre ; l'angle de son tranchant, déterminé par le diamètre de la douille et la longueur du coin, a de la force, et constitue une assez bonne arme de choc, inférieure comme arme tranchante.

N°s 17 et 19. — Haches en bronze trouvées dans le royaume de Naples, et tenues pour celtiques.

L'une a le tranchant en spatule, l'autre un tranchant épanoui. L'emploi des liens était nécessaire pour la solidité de l'emmanchement d'une hache comme le n° 19. Une ouverture a été pratiquée à la queue de l'instrument pour recevoir une cheville. Cette hache, trop longue pour avoir eu un manche courbe, semble plutôt un outil qu'une arme. Et il en est à peu près de même pour le n° 17 dont les rainures sont un peu saillantes, et qui a une encoche à la queue.

N° 13. — Poignard gaulois en bronze, trouvé dans la Seine, à Paris.

Ces lames se rencontrent surtout dans les Gaules. Leurs dimensions diffèrent, mais elles sont constamment de formes semblables. Elles s'assemblent à la poignée par des rivets.

N° 20. — Poignée d'épée gallo-grecque, en bronze ainsi que la lame ; le système d'assemblage est le même que ci-dessus.

Armes de fer du guerrier mérovingien : la framée, l'angon, l'épée, le scamasaxe, la francisque et le bouclier.

N°s 16 et 18. — Le soldat mérovingien portait pour arme d'hast, la framée, n° 18, et une autre arme de jet, l'angon, n° 16.

L'angon franc avait beaucoup d'analogie avec le *pilum* romain. Selon Végèce, lorsque le *pilum* disparut des légions romaines, on ne le retrouvait plus que chez les *Barbares*. Quand le fer de cette arme s'était enfoncé dans le bouclier de son ennemi, le guerrier frank l'attaquait corps à corps avec la hache ou le glaive. Sa hache c'était la lourde francisque, n° 15, dont un seul coup suffit pour abattre le soldat tué par Clovis dans l'affaire du vase de Soissons. D'après Procope, c'était aussi une arme de jet, que le Frank lançait au moment d'en venir aux mains, pour essayer de défoncer le bouclier de son ennemi.

Le glaive était ou l'épée, n° 14, que l'on voit ici avec une poignée garnie de cuir, un pommeau plat et une garde en métal jaune, compartimentée en cloisonnés remplis de pâte rouge, ou le *scamasaxe*, arme caractéristique, ressemblant à l'épée romaine, mais beaucoup plus courte que l'épée proprement dite, et n'ayant qu'un seul tranchant. Les anciens textes ne mentionnent pas l'usage de l'arc et des flèches, dont le Frank n'aurait usé qu'à la chasse, et probablement dans les sièges. Cependant lorsque le Frank Leudaste se présente au palais de Grégoire de Tours, il affecte de paraître armé de toutes pièces, et porte un carquois garni de flèches.

Le bouclier, de forme circulaire, était en bois recouvert de peau peinte en blanc. Il portait généralement

un umbo en fer, aussi circulaire, très saillant, offrant la forme générale d'un cône écrasé, renflé à sa base, et dont la pointe se terminait par un bouton. Le corps du bouclier était maintenu par une armature qui, vers la cavité de l'umbo, formait la poignée. Des deux côtés de cette poignée, la bande de fer se divisait en trois barres, écartées légèrement; c'est sur cette carcasse qu'étaient fixés la bande circulaire et le corps lui-même du bouclier, au moyen de deux boulons qui se voient à droite et à gauche de la poignée. C'est cette arme que représente le n° 21; on s'en servait sans l'embrasser, à la main, comme les rondelles à main des quatorzième et quinzième siècles. Le bouclier est la seule arme défensive des Franks que l'on connaisse. Quant au casque mérovingien, il n'en a pas encore été rencontré.

Le scamasaxe était l'arme la plus commune de l'homme de guerre. Ce grand couteau ou grande dague, à la pointe forte et aiguë, était une arme lourde, dont on évidait parfois avec des gorges le dos de la lame pour diminuer son poids en lui donnant une certaine façon. Le scamasaxe était quelquefois empoisonné; on le portait à la ceinture. La framée avait environ la hauteur de l'homme. La forme de son fer varie sans cesse; généralement longue, plate et étroite, quelquefois elle présente une faible arête à son milieu. La douille était percée pour les rivets qui fixaient le fer à la hampe.

La francisque n'a qu'un tranchant; elle s'emmanche verticalement, par une douille à manche droit, comme les haches modernes. Sa forme générale la projette en avant. Il y en avait de deux espèces, différant surtout par leur poids. L'épée mince, plate et aiguë, était à double tranchant. Enfin l'angon, dont la rencontre est rare, se présente ici avec une lame barbelée, à pointe allongée, au bout d'une longue tige de fer portant une douille pour recevoir une hampe dont on ne connaît point, au juste, la dimension.

L'usage des armes de bronze ne cessa dans les Gaules qu'après la conquête romaine, et le Frank Salien, comme on vient de le voir, n'employait que le fer pour ses armes offensives et même défensives.

*Documents photographiques, provenant de la suite si importante des restitutions ethnologiques et historiques formant la belle collection organisée au musée d'artillerie de Paris, par son directeur, M. le colonel Leclercq. Les exemples détachés proviennent également de la collection des armes de ce même musée.*

*Voir, pour le texte : M. A. de Quatrefages, l'Espèce humaine, Paris, 1883, Germer Baillière, édit., publication à laquelle nous devons principalement l'exposition chronologique si nécessaire en ces matières d'un si haut intérêt, et, hier encore, si peu connues. — De Gobineau, Essai sur l'inégalité des races humaines, Paris, 1884, Didot, édit. — Toute la suite si importante des travaux des Archéologues du nord; les publications qui, depuis une vingtaine d'années, ont suivi les congrès internationaux d'anthropologie et d'archéologie préhistoriques. — L'excellent Catalogue des collections composant le musée d'artillerie de Paris, dressé par Penguilly l'Haridon. — Enfin les recueils périodiques, comme la Revue d'ethnographie, dirigée avec tant d'autorité par M. Hamy, Paris, Ernest Leroux, édit.*

